

Viatique pour un porteur d'aube

Paris, le 15 avril 2009

- 190 -

Henri Meschonnic, toi qui, – sauf dans ton nom et les paroles de ton chant –, n'est déjà plus ici, parmi nous, nul ne nous rendra ta force de vie, le rayonnement de joie, et parfois de colère, émanant ensemble de ton visage comme de tes deux bras grands ouverts à tous les autres. D'où nous viendra encore ton don prodigieux pour le rire, et pour les syllabes dansantes où il s'inscrit ?

Peut-être entendrons-nous désormais, le court temps qui nous reste, ta parole scander le silence de nos nuits d'insomnie, afin de transformer une fois encore en une danse nouvelle du corps transi et de l'âme muette, soulevés tout à coup par tes mots pulsants, le mutisme obstiné d'un monde sans poètes ? Déjà je crois un peu t'entendre ; tu nous refais ton joyeux signe d'envol de la main, ton signe de vie familier, depuis *là-bas*, qui est partout et nulle part.

Ton vieil ami, Claude Vigée



Claude Vigée et Henri Meschonnic. Photographie de Guy Braun.

« Si l'on s'interroge sur l'évolution de la poétique française dans la seconde partie du xxe siècle, c'est dans une perspective novatrice, éclairée jadis par les intuitions géniales de Paul Claudel, que l'on peut saisir l'enjeu audacieux du travail théorique d'Henri Meschonnic. Celui-ci trouve son application pratique dans son œuvre de poète, aussi bien que dans sa traduction de la Bible hébraïque – en particulier celle des *Cinq Rouleaux* (1970) et celle des *Psaumes* parue en 2001.

Dans ses ouvrages critiques, Meschonnic dénonce sans répit une certaine « schizophrénie du langage » qui « consiste à le diviser en deux parties radicalement hétérogènes l'une à l'autre, l'une qu'on prend pour du sens, l'autre qu'on prend pour du son. Cette maladie s'appelle le signe », tel qu'il est conçu dans la linguistique moderne. Dans *Pour la poétique III* (1973), il rejetait déjà le divorce du sens et de la matérialité sensible des mots, « le dualisme langagier et anthropologique du signe » décrit plus tard dans son *Utopie du juif* (2001). Citant dans l'ouvrage antérieur le poète anglais Gerard Manley Hopkins, Meschonnic y envisageait une écriture qui serait « le mouvement de la parole dans l'écriture », son lieu d'étude préférable étant désormais « plus le rythme et la prosodie dans leur rapport avec un vivre particulier, que les universaux tels que le genre ou la rhétorique ». Dans l'*Utopie du Juif*, il souligne l'importance souvent incomprise et surtout l'omniprésence des *te'amim* – « les accents rythmiques de la cantilation, qui ont valeur de regroupement et de dégroupement » ; ils organisent de manière originale la totalité des textes bibliques, en leur imprimant de proche en proche un vaste mouvement d'ensemble. « L'organisation des *te'amim* est une grammaire de l'écoute. Pour changer toute l'écoute du langage. » Meschonnic précise dans un article récemment paru qu'au-delà du discontinu surmonté du sens et du son « il y a aussi du continu dans le langage : l'organisation sérielle du mouvement de la parole », effectuée par les *te'amim*, et qu'il s'agit enfin de révéler. « C'est une rythmique de groupe en même temps qu'une notation des accents toniques des mots [...] la seule ponctuation du texte biblique, avec une hiérarchie rigoureuse des accents », disjonctifs et conjonctifs.

Cette rythmique de groupe issue du cœur même des versets, et des paroles dites qui les constituent, informe et unifie de l'intérieur, en intégrant mille heurts et dissonances, le poème hébreu. Elle en est à la fois la charpente orale, et le noyau pulsant qui le renouvelle pour l'entraîner sans cesse vers l'avenir indéfini. Un des principes objectifs de Meschonnic traducteur de la Bible est de donner à entendre et à vivre ce mouvement vital du poème saisi dans son ubiquité : n'est-il pas identique, quand il est vraiment dit et entendu, au texte écrit qui l'incarne dans tous ses détails, sans distinction des genres littéraires ou des logiques qui sont par ailleurs en jeu ? Orchestrée globalement par les *te'amim*, l'onde de choc rythmique persistante se propage à travers l'espace-temps du texte hébreu, coupé seulement (*pasonk*) par l'intervalle de respiration du verset. « Oui, la poésie, c'est respirer », m'écrivait Henri Meschonnic le 27 avril 1990. »

Juillet 2001